

JOHANNA SINISALO

Le Sang des fleurs

roman traduit du finnois
par Anne Colin du Terrail

ACTES SUD

*L'abeille s'éleva de la terre, l'aile de miel prit
son essor,
Elle monta d'un vol léger, ailette vibrante elle
voleta,
Effleura l'orbe de la lune, frôla le disque du soleil,
Passa l'épaule de la Grande Ourse, longea l'échine
des sept étoiles,
Jusqu'au cellier du Créateur, à la chambre du
Tout-Puissant.*

*Kalevala,
chant XV.*

*Si l'abeille vient chez toi, offre-lui de la bière, car
un jour tu pourrais avoir besoin d'aller chez elle.*

Proverbe congolais.

0

JOUR ZÉRO

La reine est morte.

Elle gît sur la planche d'envol, frêle et fragile, les membres recroquevillés le long du corps.

Son abdomen oblong et sa taille nettement supérieure à celle des ouvrières suffisent à la désigner comme l'abeille mère, sans compter la petite tache de couleur de son dos : je l'ai marquée de jaune l'année dernière, au moment de son arrivée.

Bien trop jeune pour mourir.

Et d'ailleurs, que faisait-elle dehors ?

Je donne quelques coups d'enfumoir dans la ruche, mais aucune abeille n'en sort. Il n'est certes pas anormal qu'elles prennent leur temps, car elles sont repues et lourdes du miel qu'elles croient devoir sauver d'un incendie de forêt, mais il n'y a pas le moindre mouvement autour du trou de vol.

Mon cœur s'affole. Je lâche l'enfumoir pour prendre mon lève-cadre et ôter le couvercle de la ruche. Je le pose par terre et j'empile dessus les cadres que je retire un à un.

Les ouvrières ont disparu.

Envolées jusqu'à la dernière.

Seuls quelques individus à peine éclos rampent sur les rayons, désorientés par la lumière entrant soudain à flots par le toit.

Une poigne de fer me broie le bas-ventre.

Ce n'est pas possible. Pas *ici*.

Je prends délicatement la reine dans ma paume gantée. La ruche n'aurait dû avoir aucune raison d'en produire une nouvelle plus féconde. Il arrive que la vieille abeille mère soit tuée quand la colonie décide d'une relève de génération. Mais changer de souveraine n'implique absolument pas que la population déserte, laissant les lieux vides.

Un essaimage? Non. Je l'aurais sûrement remarqué, si la ruche avait paru surpeuplée ou s'il y avait eu des larves dans les cellules royales. Et à supposer que l'ancienne reine soit partie en exil avec sa suite, laissant la place à sa remplaçante, l'activité serait restée plus ou moins inchangée, même avec, au début, une colonie plus jeune et moins nombreuse. La saison aussi est atypique, les essaimages se produisent plutôt dans la première moitié de l'été.

Je scrute malgré tout avec attention les arbres du voisinage, refusant de croire qu'il s'agisse de ce que je crains. Mais j'ai beau désespérément chercher, je ne vois sur aucune branche ou cime de sombre amas informe au contour vibrionnant.

Elles ont pourtant fui quelque part. Disparu comme par enchantement. Évaporées.

La reine repose au creux de mon gant, légère comme une poussière, mais en même temps si lourde que mon poignet en tremble. J'inspire un grand coup, je prends une pince clip, je la glisse dedans et

je la laisse tomber dans la poche de ma combinaison. Je vais peut-être devoir la faire analyser.

Je ne veux pas aller inspecter les autres ruches. Je n'ose pas, pas maintenant.

J'irai demain.

Je dois de toute façon sortir de celle-ci le reste des gâteaux de cire et les démieller. Quoi qu'il ait pu se produire, mieux vaut engranger la récolte.

Le soleil est déjà bas sur l'horizon, il ne sera bientôt plus qu'un reflet orangé derrière le rideau de sapins effrangé qui borde la prairie.

À la maison, j'allume ma console d'un clic de télécommande. Je n'ai pas voulu d'un de ces nouveaux modèles à reconnaissance vocale couvrant la moitié d'un mur ; un écran de la taille d'une petite fenêtre au bout de la table de ferme de la salle, là où se trouvait auparavant accrochée une tapisserie de haute laine, me suffit amplement. C'est Ari qui me l'a offerte, encore une fois sans me demander mon avis, sous prétexte de me faire un cadeau de Noël, à mon âge et avec mes moyens financiers, comme à un enfant gâté : pour satisfaire sa progéniture, il doit y avoir dans le paquet un objet à la mode, cher et inutile. Je ne pouvais quand même pas non plus refuser, même si elle paraissait surdimensionnée pour ma modeste métairie de deux pièces. Et maintenant, alors que mon œil s'y est enfin habitué, il en faudrait paraît-il déjà une neuve. Eero se moque gentiment de ma console, la traitant de Lada, et m'envoie des liens vers des modèles à haute résolution, totalement interactifs et d'une rapidité imbattable. Comme si les actualités, le courrier électronique, la gestion de mes comptes bancaires et ma commande d'épicerie

bihebdomadaire (et à l'occasion un vieux film) avaient besoin d'une technique aussi sophistiquée. Encore que je lise aussi de temps en temps sur ma console le blog d'Eero, un peu comme si je bavardais avec lui sans trop le déranger.

Ça lui va bien, d'ailleurs, de me tanner, lui qui ne voudrait pour rien au monde d'une console murale, même s'il pouvait l'avoir gratuitement. Il se promène avec son smartphone dans sa poche de poitrine et travaille sur un véritable ordinateur équipé de logiciels spécialisés, pas sur un terminal de loisirs. Quand il vient ici, il ne jette pas même un coup d'œil à mon écran, préférant rester assis dans un coin de la salle, son smartphone à la main, à traîner sur le Net ou à regarder des émissions de télévision ou des films comme s'il lisait un livre de poche.

Et justement, le premier message de la liste est d'Eero. Un banal salut confirmant qu'il est en vie, quelques nouvelles, mais ça fait toujours chaud au cœur. Et même une information importante : il a envoyé la facture de la mission de sous-traitance qui l'a occupé tout l'été, un système de feed-back pour le site Internet d'un fabricant de vélos électriques. Le paiement de son loyer est de nouveau assuré pour plusieurs mois.

Je suis fier de mon fils, mais aussi un peu mortifié. J'ai accepté qu'il déménage à Tampere "à l'essai", à condition que ses notes n'en souffrent pas et qu'il finance lui-même son logement. Je me disais qu'à dix-sept ans il reviendrait avec une rare célérité se réfugier chez son vieux papa, la queue entre les jambes, même si ça l'obligeait à une heure de trajet pour se rendre au lycée. Or non seulement ses résultats se sont améliorés – les épreuves du bac du

printemps prochain s'annoncent si bien que c'en est inquiétant –, mais il a réussi à trouver du travail. Il a d'abord fait la plonge et le ménage dans le restaurant végétarien d'un ami d'ami, puis ses contacts et ses compétences apparemment réelles en matière de réseaux informatiques lui ont assuré des jobs dans ce domaine. Je réponds brièvement à son message. Je ne peux m'empêcher de lui rappeler que le lycée va bientôt reprendre et que c'est ce qui doit passer avant tout le reste.

Le deuxième message provient d'un transporteur qui m'annonce que ma nouvelle combinaison, commandée à un fournisseur de matériel apicole, a été livrée au point multiservices du village – nouveau nom du bureau de poste. La société aurait certes pu acheminer le paquet jusqu'à ma porte par coursier, moyennant un supplément, mais aller le chercher ne me dérange pas. Ça me donne une excellente occasion de me rendre ailleurs que sur mon lieu de travail et de rencontrer des gens dans des circonstances normales.

La livraison aujourd'hui même de ma nouvelle combinaison est une coïncidence d'une noire et glaciale ironie : elle ne me servira pas à grand-chose si...

Chut, chut. Il fallait bien que j'en commande une. La vieille commençait à être si imprégnée de miel, malgré les lavages, que mon enfumoir et moi n'aurions bientôt plus été perçus par les abeilles que comme une masse de miel mouvante de quatre-vingts kilos devant être rapidement mise à l'abri d'un dangereux incendie de forêt.

D'un nouveau clic, je passe sur la chaîne infos. L'Amérique du Nord fait la une, comme tous les jours depuis déjà deux mois. La situation, qui n'en

finit plus d'être critique, a de nouveau dépassé les prévisions les plus pessimistes.

Il y a plus de dix ans, lors de la première vague de disparition d'abeilles, j'ai ressenti en lisant la presse plus d'inquiétude que je n'en avais jamais éprouvé enfant dans les années 1960, pendant la guerre froide. À l'époque, je restais éveillé la nuit dans mon lit à attendre qu'éclate un conflit atomique. Aujourd'hui, j'entends à nouveau le tic-tac de l'horloge du Jugement dernier.

Au moment du pic de désertion des ruches, en 2006, je suis tombé par hasard sur un vieil ami à qui j'en ai parlé, avant tout pour tenter d'alléger mon angoisse.

C'est bien sûr affreux, m'a-t-il répondu, mais je crois que j'arriverai quand même à vivre sans miel.

Sans miel.

Les émeutes de la faim qui se poursuivent partout aux États-Unis se sont étendues au Canada. Le gouvernement a une nouvelle fois rationné certaines denrées et, dans plusieurs États – avant tout ceux qui ne produisent pas localement assez de pommes de terre –, on a commencé à distribuer dans les écoles du “ketchup vitaminé”, en complément de la bouillie de maïs et des pâtes, afin de pallier l'apparition de maladies par carence. On est pourtant loin du vrai ketchup, car il n'y a quasiment plus de tomates.

Les prix des produits alimentaires a quadruplé en un rien de temps. Il y a peu, la classe moyenne américaine parvenait encore tout juste à régler crédits immobiliers, factures d'essence, soins de santé et frais de scolarité. Maintenant, elle n'a même plus de quoi manger.

Jadis premier exportateur mondial de céréales, le pays ne récolte plus qu'à peine de quoi nourrir sa propre population et le déficit de sa balance commerciale s'est vertigineusement creusé. Son crédit international est en lambeaux. La hausse des prix alimentaires fait galoper l'inflation. Les banques européennes et le Fonds monétaire international ont uni leurs efforts pour tenter d'amortir au moins un peu les effets de la crise américaine et éviter l'effondrement complet de l'économie mondiale, déjà fortement ébranlée. Le cours du dollar est sous perfusion, dans l'attente d'une "normalisation de la situation".

Le naufrage total de la Californie ne vient qu'en deuxième position, car il s'agit de la reprise d'informations déjà connues. Mais c'est là que le désastre est le plus complet.

Des hordes de réfugiés tentent de gagner non seulement l'Oregon, l'Arizona et le Nevada, mais aussi le Mexique, où l'on se félicite pour une fois des clôtures de barbelés et des miradors construits le long de la frontière par les États-Unis – ils sont maintenant bien utiles face aux producteurs de fruits affamés et désespérés prêts à accepter n'importe quel travail, faire le ménage, entretenir les piscines, garder les enfants ou transporter de la drogue.

On cherche des coupables. Le présentateur du journal télévisé rappelle qu'en 2004 le gouvernement de George W. Bush – profitant de la focalisation de l'attention des médias sur l'élection présidentielle à venir et la guerre en Irak – a relevé les "seuils de tolérance" des pesticides. La presse, occupée ailleurs, ne s'est pas saisie de l'affaire, et ni le grand public ni les apiculteurs n'en ont rien su.